

Yann Péji

## LE MARCHAND DE SABLE

*À Philémos*

*On ne rencontre pas toujours les gens par hasard,  
parfois on a de la malchance.*

Ne soyez pas étonnés si je vous écris au passé ; c'est que je suis mort. Je m'appelais Elias Silea.

Et me voilà maintenant dans toute la splendeur fugace de mon aspect terrestre pour rétablir l'ordre des choses. Or, ce n'est qu'à l'instant où on les perd que l'on saisit vraiment leur valeur ; seule la mort redonne à chacune sa véritable importance.

Je ne suis pas surpris aujourd'hui en me retournant sur ma vie finalement pas si longue malgré les morts qui la jonchent, et d'aussi loin que je m'en souviens, jusqu'à cette époque où encore tout le monde me souriait, de chercher le hasard du déséquilibre.

– C'était ce qui me faisait avancer, cher lecteur.

Je me fatiguais à pousser ce rocher, à la différence de Sisyphe, vers un sommet que je ne voulais pas atteindre dans la crainte qu'ensuite je me lasse. Je voulais perdre l'équilibre, en lutte contre la lassitude, contre l'inertie, contre l'ennui. Je croyais fermement que le degré d'équilibre était égal à la valeur de l'immobilisme. Je quittai alors ce caillou sans considération pour le monde alentour, pour mon monde.

Vous vous direz sans doute en lisant ces quelques lignes que cet homme était soit sot, soit fou.

– Et vous, cher lecteur, qu'êtes-vous ?

Pour la première fois j'assistais hier matin, par hasard, à un procès en cours d'assises. Numéro de greffe : 24/33. Meurtre.

Et hier, les nuages, lourds et sombres, étouffaient les eaux du fleuve que je longeais installé à l'arrière d'une voiture bleu marine. Je me bornais à n'apercevoir que les colonnes corinthiennes du palais de justice le long du mail planté de tilleuls centenaires, dont les branches pesantes débordaient sur le quai du canal. Immense monument monumental, et incommensurable dans son ensemble. Je le regardais timidement.

À l'intérieur, je lorgnais par l'entrebâillement de la porte du tribunal d'où les chuchotements chatouillaient mes oreilles comme l'écho dans une cathédrale bondée, et résonnante, et froide, en attendant que l'on m'enjoignit d'entrer. Elle était éclairée par des tubes de néon suspendus, parallèles les uns aux autres. L'un d'eux crachotait, mourant, des éclairs de lumière. Il semblait indécis, comme ballotté entre sagesse et folie.

Au fond de la cour, les faits-diversiers et gazetiers pianotaient sur leur téléphone. Un dessinateur judiciaire serré au deuxième rang, au plus proche du chœur, noircissait son carnet de dessin comme pour tuer le temps. Le public était nombreux. Les curieux mélangés aux intéressés tenaient messes basses. Tous n'espéraient plus que les juges prennent enfin place devant le retable où était représentée, hésitante, Justitia – ou Thémis ? – le glaive brandit, elle semblait peser le pour et le contre, entre équité et châtement, aveuglée par l'impartialité, pour enfin apercevoir le regard de l'assassin. Comme ce dut être excitant.

Le procureur et l'avocat, robe noire, rabat sur le col et épitoge impeccables, semblaient tous deux concentrés à peaufiner leurs attaques et leur défense ; selon leur point de vue – remarquez, cher lecteur, que le premier est au pluriel et, le second, au singulier.

J'entrai. Je m'assis.

Et immédiatement après, je sentis à la commissure de mes lèvres la saveur de la mer. Nos larmes ont le goût de l'océan ; peut-être à force d'y noyer nos chagrins.

Je plaquai les paumes de mes mains sur le bois du banc froid. L'écorchure au dos de ma main droite s'était évanouie. Je fermai les paupières. J'inspirai.

Puis, le temps d'un instant, je m'évadai comme transporté sur la Côte de la Mort en Galice – un endroit onirique s'il en est. En tailleur sur un rocher aux arêtes adoucies par le vent et le ressac, je suivis la houle. Je sentis son parfum salin. Elle berçait l'horizon mouvementé. Je suivis cette robe chiffonnée par les alizés qui dansait et s'étirait jusqu'au fond du monde. Je suivis le goéland virevoltant au sommet des crêtes des vagues ; et l'écume s'étalait entre les varechs allongés sur le sable. Je suivis les grains de sable, en colère, emportés par le vent au travers de mes doigts, poing serré pourtant, irréversiblement.

J'expirai.

Comme hier, cet après-midi-là, je me souviens que le ciel était gris, et bas, et inodore quand je pris place, docile, à une table ivoirine. Des feuilles de papier aux tons pastel, jaunes ocre, roses pâles et bleues claires formaient de multiples petits tas éparpillés comme une incitation à les saisir pour révéler ma créativité ; je participais à un atelier d'écriture du hasard, heureux de m'extirper de mon quotidien solitaire. C'était une invitation à perdre le contrôle, à faire naître les mots que peut-être je n'aurais jamais écrits sans le hasard des fragments d'une image, d'un symbole, d'une divination, d'un souvenir, des choses ignorées, ou enfouies, ou refoulées, consciemment ou inconsciemment.

Et lui, Narcisse Maart, par hasard, surgit ce jour-là dans ma vie. Comme ces clowns apparaissant de nulle part, un bouquet arc-en-ciel de ballons flottants à la boutonnière remplit d'un gaz allégeant, inodore. Je me redressais, soulagé enfin. Il semblait jeune, le teint hâlé par le soleil, ses cheveux blond vénitien, longs et défaits,

évoquaient un rideau à franges devant ses yeux vairons aigue-marine et œil-de-tigre. Un regard minéral, un défaut attirant, charmant comme tous ces visages asymétriques, ces difformités, ces disgrâces et ces anomalies des corps qui nous empêchent, tout à fait obnubilés, de se détourner et regarder ailleurs. Et avec l'affliction de ces derniers mois qui était la mienne, je voulais croire à sa présence salvatrice, à son soutien dans mon désarroi d'alors. Je me reposais, comme endormi, bien que déjà trahi, du sable plein les yeux, accroché à l'envoûtement de la mélodie des orgues ensorcelantes de Narcisse.

– Sot allié ou fou à lier ? Il était trop tard, je regardai les Gorgones dans les yeux. Alors, elles me pétrifièrent en une statue de pierre, me fissurèrent, m'effritèrent et me réduisirent en une poignée de poussière.

C'était convenu, je perdis l'équilibre. Mais cette fois-ci, je ne me rattraperais pas. Je rencontrai Narcisse Maart quand je somrais.

Ce premier jour d'audience, son regard se détachait de la foule massée dans le tribunal. Immobile, intouchable, Narcisse Maart n'avait pas de parfum. Il me sourit, je lui rougis. Je vis mon reflet dans ses yeux. Sa vanité m'aveuglait. J'étais sot, j'étais fou.

Un hurlement claqua dans l'obscurité de mes paupières. - La cour ! s'époumona l'huissier.

Debout, j'ouvris les yeux.

Le goût terreux et amer du charbon annihila la finesse iodée de la grande nappe bleu nuit froissée sous les nuages noirs. Les yeux vairons de Narcisse dansaient sous les éclairs du néon. Ma tête s'agitait de droite à gauche emportant tantôt mes épaules et mon corps tout entier dans une frénésie irrépressible. Narcisse referma sa main droite entaillée, cicatrice empourprée, sur une poignée de sable. Ses lèvres me hurlèrent silencieusement *merci*. Et dans la violence d'un geste vif, il se projeta dans la vitre de silice derrière laquelle on m'avait ordonné de m'asseoir.

Je basculai dans une réalité irréelle. Sur le sol gisaient les fragments de verre comme des miroirs, et je vis dans chacun d'eux l'écho de ma vie passée. Je tendis ma main, tremblante, incapable de résister, vers un éclat de cristal dont j'effleurai la

surface. Le sable s'écoula de sa paume. Avec chaque grain s'envola une part de Narcisse, et une part de moi-même, comme s'évanouissait les souvenirs, les figures, les héritages.

Une douleur fulgurante s'empara de tout mon être, je m'écroulai. Je compris, lucide, et trop tard, que Narcisse Maart n'existait que pour moi, créé par hasard au gré de mes folies, comme la mélodie de ses orgues entêtantes, de ses promesses promises que je désirais follement réelles. Il était le chaos que je refusais pourtant de laisser entrer. Il était ce que je ne pouvais accepter d'être. Narcisse naquit de mon esprit zébré, et fêlé, et fracturé, pour me noyer, mais ainsi j'échappais à un quotidien oppressant, et à la lourdeur que je faisais peser sur le dos de mes proches, de mes amis, de ma famille.

Le goût et l'odeur du sang ; j'avais tué. Un liquide chaud et épais sourdait sur mon cou. Le soleil déchira les nuages, s'étira et se dévoila brillant, intense, une lumière ardente réchauffait mes larmes.

Comme pour le funambule, le plus dur n'est pas le déséquilibre. Si je mourais, il mourrait. Et je pleurais. Soleil froid. Soleil noir.

– Hier soir, cher lecteur, vous lisiez peut-être sur votre écran, au-dessus d'un croquis d'audience à dominance pourpre, le titre du *monde.fr* :

## **Affaire Silea : une issue inattendue**

**L'affaire Elias Silea laissera une empreinte sanglante dans les annales judiciaires. Mais derrière ce drame, les familles sont laissées sans réponses.**

L'audience s'ouvre sous un ciel gris foncé ce lundi 17 février. Elias Silea comparait devant la cour d'assises où il est jugé pour le meurtre de Narcisse Maart, 37 ans. Hasard du calendrier, les faits remontent à cinq ans jour pour jour.

Devant le juge d'instruction qui mena une enquête « complexe », selon une source proche du dossier, Elias Silea se murait dans le silence lorsqu'il ne niait pas les accusations dont il faisait l'objet, laissant les proches de la victime dans l'ignorance et le désarroi.

Le procès tourne court à l'entrée des juges dans la salle du tribunal, quand, prit de folie, Elias Silea, hagard dans le box des accusés, éclate, empreint d'une force titanesque, la vitre du box des accusés, et se tranche, devant une assistance horrifiée, la gorge, avec un tesson de verre...

La suite est réservée à nos abonnés. [Se connecter](#)

### **Envie de lire la suite ?**

Les articles en intégralité à partir de 7,99 €/ mois

**Je m'abonne**